

HÉLÈNE CIXOUS

**RUINES
BIEN RANGÉES**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA, 1976; rééd. des femmes - Antoinette Fouque, 1979
LE LIVRE DE PROMETHEA, 1983
LES SANS ARCHE D'ADEL ABDESSEMED et autres coups de balai, « Art et Artistes », 2018

Aux Éditions Galilée

VOILES, avec Jacques Derrida, 1998
LES RÊVERIES DE LA FEMME SAUVAGE. Scènes primitives, 2000
LE JOUR OÙ JE N'ÉTAIS PAS LÀ, 2000
PORTRAIT DE JACQUES DERRIDA EN JEUNE SAINT JUIF, 2001
ROUEN, LA TRENTIÈME NUIT DE MAI '31, 2001
BENJAMIN À MONTAIGNE. Il ne faut pas le dire, 2001
MANHATTAN. Lettres de la préhistoire, 2002
RÊVE JE TE DIS, 2003
L'AMOUR DU LOUP ET AUTRES REMORDS, 2003
TOURS PROMISES, 2004
LE TABLIER DE SIMON HANTAÏ, 2005
RENCONTRE TERRESTRE, avec Frédéric-Yves Jeannet, 2005
L'AMOUR MÊME DANS LA BOÎTE AUX LETTRES, 2005
INSISTER. À Jacques Derrida, 2006
HYPERRÊVE, 2006
LE VOISIN DE ZÉRO. Sam Beckett, 2007
SI PRÈS, 2007
CIGUË. Vieilles femmes en fleurs, 2008
PHILIPPINES. Prédelles, 2009
ÈVE S'ÉVADE. La Ruine et la Vie, 2009
LE RIRE DE LA MÉDUSE et autres ironies, 2010

Suite des œuvres d'Hélène Cixous en fin de volume

RUINES BIEN RANGÉES

HÉLÈNE CIXOUS

RUINES
BIEN RANGÉES

nrf

GALLIMARD

AU CENTRE DU CENTRE
DU MONDE

– Où allons-nous ?

Le livre avait déjà commencé, je courais, je me souvenais j'oubliais je cherchais : à peine je trouvais, je perdais, j'égarais, de plus en plus, je suivais les rues, je traversais les places sur mon bureau s'entassaient des dizaines de chemises, dossiers, carnets, cahiers, sans exagérer des centaines de pages, d'années d'une feuille à l'autre j'étais en 1648, en 9, en 1561, en 1942, en 2020, deux mille ans avant moi donc deux mille ans après moi également, puis au beau milieu sur le rempart de Troie en train de noter la conversation de Priam le divin vieux qui ressemble à mon ami Marcel Dulas, ou bien c'est ce Basque aux cheveux bouclés qui ressemble à Priam, avec cette malheureuse dont je ne porte pas le nom, car Hélène c'est le nom de mon arrière-grand-mère d'Osnabrück, Helene Jonas née Meyer il y a près de deux cents ans, vu du livre le temps n'a pas d'heure pas de temps

et tandis que nous prenons par la place de la Cathédrale en pressant le pas de plus en plus fort, comme si nous étions nous-mêmes, ma mère et moi, des voitures qui se souviennent d'avoir été des chevaux, quand ma mère était

l'enfant qui traverse devant le Dom en bondissant devant l'attelage de la calèche du maire d'Osnabrück, j'entends, je crois, une foule ou plusieurs foules crier des mots violents, dans les jolies rues si calmes sous l'air transparent qui se jetaient ce matin encore vides et brillantes vers la rivière en contrebas. Des mots hurlent à la mort.

– Où on va ? dit ma mère, chaque fois qu'Ève centenaire et moi nous empruntons accrochées l'une à l'autre le couloir qui mène de sa chambre au centre de la maison, à ce moment-là le passage pour son âge est interminable, pour moi le temps d'une petite page. – Où on va ?

– Au centre du monde, dis-je. Comme d'habitude.



La photo de la fameuse maison Jonas à Osnabrück, Nikolaiort 2, a été prise par le grand photographe Lichtenberg au début du vingtième siècle

On le sait en Allemagne personne ne sait où est Osnabrück. Osnabrück est une fiction. Chaque fois que j'examine une carte de l'Allemagne, je la cherche. Dans les livres – et il y en a tellement dans mon bureau, sur mes étagères, elle surabonde, en plans, mémoires, archives que tout en m'y trouvant je m'y perds, je cours ses places, ses rues, ses remparts – je la trouve, et chaque fois comme neuve et légendaire depuis que Charlemagne l'a baptisée, et même bien longtemps avant. En tant que mémoire je connais tout le monde et toutes les dates allumées comme des veilleuses dans le temple du temps

Aussi quelle surprise, ce 12 février 2019 ! Il ne s'agit pas du soixante-dixième anniversaire de l'entrée de mon père dans l'autre monde, je n'y pense même pas. C'est la première fois que je me trouve à Osnabrück Rêve ! La maison (celle dont on voit la photo chez Lichtenberg, le photographe mémorialiste de la ville depuis l'invention de la photographie) est occupée par le Descendant ou la Descendance. C'est là une évidence palpable et sans nom. Où sont maman et Omi ma grand-mère ? Elles sont sorties, dit le Rêve. J'accepte la situation. J'ai donné les clés. J'en garde une. Me dis qu'il faudrait en cacher une, pour l'avenir. Où ? Pas de boîte aux lettres : ce siècle ne tardera pas à être sans boîte aux lettres. Un pot de fleurs ? Mais on peut oublier lequel.

Est-ce le matin ou le soir ?

Sur la table, une quantité de documents et plusieurs enveloppes brunes, avec scotch, pas ouvertes. Indiscrète, je voudrais lire son nom – le Descendant – mais il arrive. Grand bel homme cheveux étonnamment noirs (j'avais donc attendu un Descendant blanchi ?). Peau très blanche, blanc feuille de

papier. Ce qui m'étonne : le nez, joli, droit, court, pas un Jonas alors ? Il était ouvrier. Maintenant, il écrit, je l'interroge : – Depuis quand ? – C'est venu, dit-il. Je m'attendais à ce qu'il reconnaisse : quand il m'a lue. Il dit : Tout d'un coup, une passion. Je dis : il y a toujours un petit déplacement.

Des êtres passent. Comme dans ma conscience des personnages de fiction on entend leurs pas dans l'escalier, ils sont (comme) chez eux. Tout le monde est nu. Ça je ne veux pas : je me mettrai un drap autour du corps. Le Descendant va se coucher. Je l'embrasse sur la tempe. De profil il aurait pu faire penser à Felix Nussbaum : on voit qu'il songe à des images. Je découvre la chambre. En plein jour elle est sombre. Il a tiré les rideaux, fait l'obscurité, sauf une lueur, une veilleuse voilée rose. C'est comme ça que tous les grands livres commencent, dans une chambre, à la lueur. Le mot, lueur, palpite. J'en profite pour regarder son courrier, toujours cette énigme du nom

Je sors. Le garage, ou une sorte de grange qu'on voit dans la campagne alentour, ouvert, plein jusqu'en haut de sacs en toile, triangulaires, entassés, spectacle inquiétant, des sacs à dos ? ou des sacs à os ? Restes ? Ou préparatifs de quel départ ? C'est toujours ouvert, on pourrait voler ?

Sur la place au fond à droite, on voit la troupe des ouvrières, de dos, vêtues de blouses blanches, elles s'éloignent, ça fait un peu fantômes, prennent la Hexengang à la gorge étroite descendent, disparaissent, des blouses blanches d'infirmières ? ou de sages-femmes ? disparaissent

– C'est la première fois que je rencontre ma descendance, me dis-je

– C'est toi à l'envers, nez marqué, dit ma fille, un ouvrier d'œuvre

Suivons-les, prenons la Hexengang. Comme elle m'est familière. Je descends vite avec maman. Comme il nous semble l'avoir suivie hier comme aujourd'hui.

Au temps d'Osnabrück, ma mère n'était pas encore sage-femme, elle n'en avait aucune idée. Plus tard : c'est venu. Une passion. Une passion algérienne selon moi. À Osnabrück, on jette cent vingt-sept sages-femmes à l'eau on attache le gros orteil gauche au pouce droit encore en 1641 la chose-corps a la forme d'un sac à dos avec une tête, on roule la chose et elle tombe lourdement dans l'eau, si elle coule à pic c'est qu'elle est innocente, si elle remonte à la surface, c'est impossible sauf avec l'aide du diable, c'est donc qu'elle est coupable

Sage-femme dit ma mère c'est le plus beau métier du monde mais

Il y a un lieu où commence finit l'Histoire, c'est-à-dire, l'histoire d'une histoire, une scène étroite surélevée du haut de laquelle on voit arriver le futur du passé, cependant que le passé vient s'entasser en un désordre épais au pied du rempart.

D'ici on voit s'assembler et se résumer a été est et aura été *également* présents, également inaccessibles et cependant distinctement visibles. Ici, on tremble d'émotion. Et de regret.

Ici on n'est plus. On naît plus. On est plus. On ne s'est plus. On sait, mais par sentir seulement, non par savoir

Je me souviens mais c'est maintenant, je nous vois je nous suis de près, nous sommes heureuses sans le savoir, le bonheur c'est ça, prendre aujourd'hui par ces petites rues étroites, savourer l'étroitesse, qui mène – est-ce un souvenir ?

Je me souviens, est-ce un souvenir ? Notre Promenade nous mène à vive allure, devant le Dom sans s'attarder, nous n'entrons pas dans la cathédrale, ni tout de suite par le cloître, puis à gauche deux fois, jusqu'au coin où par la fenêtre on voit les tombes dans le joli jardin aux roses et aux morts – tous des archevêques –, vieilles tombes éternellement jeune jardin roses qui ne comptent pas les siècles, ici dort la paix, c'est un petit rêve dans l'enceinte sévère du temps, au lieu de cela nous faisons cent mètres sur la place qui paraît immense comme d'habitude, vaste esplanade vaste comme une rame de papier blanc qui piaffe en attendant que les lignes et les signes se posent, passons, prenons la Hegerstraße nous y reviendrons, passons la Hegertor, sans ralentir, comme si nous étions pressées, comme si maman savait où nous allons, elle va au pas solide de ses godasses,

Comment on dit ça en allemand je ne sais pas, c'est un mot pour ma mère, un mot avec go et god, avec quelque chose de martial, qui sait où on va, « il fait toujours aussi beau » pensons-nous, voilà une phrase qui en dit long sur notre état d'âme et sur quelque chose d'exaltant dans l'air, un souffle qui semble appartenir par définition à la Ville, à Toute Ville,

HÉLÈNE CIXOUS

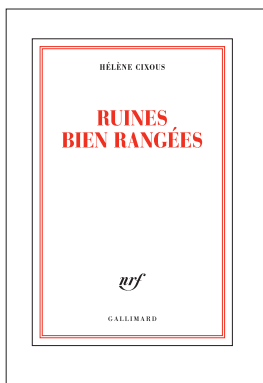
Ruines bien rangées

Dans le plus beau et le plus riche quartier d'Osnabrück, en Basse-Saxe, au centre-ville, rue de la Vieille-Synagogue, il y a un espace rasé entre deux élégantes demeures, on passe devant sans les voir. Les Ruines. C'est ici. La réserve de la mémoire et de l'oubli déposée derrière des grillages. Sur le grillage à hauteur de nos yeux quatre panneaux de cuivre poli font le même récit chiffré daté du 9 novembre 1938, panneaux étincelants, tablettes d'une nuit d'épouvante, qui a pris sa place d'horreur dans la longue et riche chronique de la fameuse ville fondée en 783 par Karl der Große, dit Charlemagne de l'autre côté. Ici on entretient les cendres. Ici tous les royaumes de l'Europe ont signé en 1648 le traité de Westphalie, la fin de cette guerre de trente ans qui a laissé traîner dans les rues des millions de fantômes d'assassinés, ici en 1928 sans perdre un instant notre belle ville est nazie, en 1938 elle a mis le feu à ses Juifs, comme hier elle mettait le feu à ses sorcières, ici notre Phénix tout de suite après la haine s'est réveillé dévoué à la Paix et l'hospitalité pour une petite éternité. Ruines, élégantes, soignées, bien rangées, êtes-vous dedans, êtes-vous dehors, êtes-vous libres ?

Derrière le grillage, une haute collection de grosses pierres, des moellons toiletés. Ce sont les os de la Vieille Synagogue (en vérité elle était jeune et belle, dans sa trentième année) qui restent après l'incinération. Os bien rangés.

H. C.

Figure majeure de la littérature française depuis son roman Dedans (prix Médicis 1969), Hélène Cixous anime un séminaire au Collège international de philosophie depuis 1983. Aux Éditions Gallimard, elle a publié en 2018 Les Sans Arche d'Adel Abdessemed dans la collection « Art et Artistes ».



Ruines bien rangées
Hélène Cixous

Cette édition électronique du livre
Ruines bien rangées de Hélène Cixous
a été réalisée le 31 août 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072860188 – Numéro d'édition : 357057).
Code Sodis : U28773 – ISBN : 9782072860195.
Numéro d'édition : 357058.